

L'VRBS DANS LES SATIRES DE JUVÉNAL

Juvénal a puisé son inspiration et la matière de ses *Satires* dans les rues de Rome. C'est du moins ce qu'il laisse entendre, lorsqu'il écrit dans la première d'entre elles :

Qui est assez résigné aux iniquités de la Ville, assez « blindé » pour se contenir, quand apparaît la litière neuve de l'avocat Mathon, tout entière emplie par son propriétaire, [...] ? Comment dire la colère qui brûle mon foie desséché, quand le cortège des clients de tel spoliateur – dont le pupille est réduit à se prostituer – bouscule tout le monde [...] ? [...] N'est-ce pas un plaisir d'emplir de larges tablettes en plein carrefour, quand, sur les épaules de six porteurs, dans sa chaise sans rideaux, ouverte des deux côtés, se fait véhiculer, avec des airs de Mécène indolent, un faussaire qui s'est acquis fortune et bien-être à l'aide d'un bout de testament et d'un cachet humide¹ ?

On connaît la suite : *facit indignatio uersum*. Si l'indignation dicte au poète les vers où il fustige les bassesses, les vices, les passions dégradantes de ses contemporains, elle naît de choses vues. Les *Satires* se nourrissent du réel, et la Ville fournit à leur auteur un extraordinaire répertoire d'images. Grâce à ses dons d'observateur et de peintre, Juvénal réussit à « mettre sous nos yeux, dans le pittoresque de leur bigarrure, les aspects multiples de la vie à Rome »², mais aussi le cadre matériel de cette vie, l'environnement urbain de façon générale et certains lieux plus précisément.

Une vision pessimiste

Ces rues où se presse une foule cosmopolite et où l'énorme litière du riche, portée au-dessus des têtes, ressemble à un navire léger (*liburna*) fendant le flot des passants³, le poète les a décrites dans les pages les plus connues sans doute de toute son œuvre,

1. *Nam quis iniquae / tam patiens Urbis, tam ferreus, ut teneat se, / causidici noua cum uenit lectica Mathonis plena ipso [...] ? [...] Quid referam quanta siccum iecur ardeat ira, / cum populum gregibus comitum premit hic spoliator / pupilli prostantis [...] ? [...] Nonne libet medio ceras implere capaces / quadriuo, cum iam sexta ceruice feratur / hinc atque inde patens ac nuda paene cathedra / et multum referens de Maecenate supino / signator falsi, qui se lautum atque beatum / exquis tabulis et gemma fecerit uda ?* (1, 30-33 ; 45-47 ; 63-68).
2. F. Villeneuve, « Introduction » à Juvénal, *Satires*, P. de Labriolle, F. Villeneuve (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1921 (12^e tirage, 1983), p. XIV.
3. 3, 239-242.

celles de la III^e satire où il passe en revue, avec autant de verve que d'indignation, les tracas de la vie urbaine. Il y donne la parole à son « vieil ami » Umbricius, qui, sur le point de quitter Rome, lui explique pour quelles impérieuses raisons il a décidé de partir, de fuir vers la plus déserte des localités de province : comment vivre, comment se sentir en sécurité dans une Ville que menacent les incendies et l'écroulement des immeubles, où le bruit vous empêche de dormir, une Ville où s'aventurer dans la rue est toujours périlleux ; de jour, on risque à chaque instant d'être éclaboussé, bousculé, heurté, voire assommé ; de nuit, il faut s'estimer heureux de ne recevoir sur la tête que le contenu de quelque récipient déversé depuis la hauteur d'une fenêtre, de n'être ni agressé ni détroussé⁴.

« Moins précis que [...] Martial dans l'évocation des bruits qui ôtent le sommeil aux citadins », Juvénal « en revanche montre de façon bien plus vivante les embarras de la rue »⁵, en une série d'images qui ont inspiré les vers de Boileau sur le Paris du Grand Siècle. Il énumère d'abord avec beaucoup de réalisme les malheurs du piéton et les dégâts causés par la perpétuelle bousculade :

L'un me heurte du coude, l'autre avec un bras de litière, tel me cogne la tête avec une poutre, tel autre avec un baril. Mes jambes sont grasses de boue ; une large chaussure m'écrase le pied et dans mon orteil s'enfonce le clou d'un brodequin de soldat⁶.

Puis il met en relief les dangers du transport – autorisé dans la journée pour la construction de bâtiments publics – de troncs d'arbres, dont le balancement dans les airs menace la foule, ou bien de marbres de Luni (*saxa Ligustica*), dont la masse risque, au moindre incident, d'écraser les passants⁷. La III^e satire offre aussi un tableau saisissant de ces mêmes rues la nuit : une fois les maisons fermées, les volets des boutiques fixés et les chaînes de sûreté mises en place, le silence s'installe, rompu seulement par les cris d'un bagarreur saoul cherchant querelle aux passants ; et dans l'obscurité – ou à la faible clarté de la lune –, les détrousseurs prolifèrent – parfois des rôdeurs pressés n'hésitant pas à jouer du couteau ; seul est à l'abri, dans la lumière de force torches, le riche au manteau écarlate, accompagné, au sortir d'un dîner, d'un long cortège de clients et d'esclaves⁸.

4. 3, 193-202 ; 232-238 ; 243-261 ; 268-309. Cf. M. Bonjour, *Terre natale. Études sur une composante affective du patriotisme romain*, Paris, Les Belles Lettres (Collection d'études anciennes), 1975, p. 143.

5. J. Gérard, *Juvénal et la réalité contemporaine*, Paris, Les Belles Lettres (Collection d'études anciennes), 1976, p. 478 sq. La satire mentionne seulement le passage des voitures (*raedarum*) dans les sinuosités des rues étroites et les invectives contre les troupeaux qui s'y trouvent bloqués (3, 236 sq.). Cf. Martial, 12, 57.

6. *Ferit hic cubito, ferit assere duro / alter, at hic tignum capiti incutit, ille metretam. / Pinguis crura luto, planta mox undique magna / calcor, et in digito clavius mihi militis haeret* (3, 245-248 ; traduction H. Zehnacker, dans *Anthologie de la littérature latine*, Paris, PUF (Premier cycle), 1998, p. 317).

7. 3, 254-261. En réalité les marbres de Luni (c'est-à-dire Carrare) étaient transportés jusqu'à Rome par bateau. Cf. E. Rodríguez Almeida, « Tra epigrafia, filologia, storia e topografia urbana, 2: *obtritum uulgi perit omne cadauer* », *MEFRA*, 103, 1991, p. 542-544.

8. 3, 282-309.

D'autre part, malgré les mesures prises par Néron après l'incendie de 64, non seulement les rues de nombreux quartiers demeurent étroites et sinueuses, mais les immeubles de rapport où s'entasse la plèbe restent mal construits et mal entretenus ; Juvénal recherche le trait pour suggérer à quel point, dans ce type de logement, les conditions de vie sont précaires : « quand le gérant a camouflé par des rafistolages les fissures d'une vieille crevasse, il enjoint à des locataires que la catastrophe menace de dormir tranquilles ! »⁹. Les habitants vivent dans la hantise des incendies :

Déjà Ucalégon crie « au feu ! », déjà il déménage sa camelote ; le troisième étage brûle déjà, et toi, tu n'en sais rien : depuis le rez-de-chaussée, c'est la panique ; mais celui qui rôtiira le dernier, c'est le locataire protégé de la pluie par une simple tuile où les colombes langoureuses viennent pondre leurs œufs¹⁰.

Parodiant au passage Virgile à qui il emprunte le nom d'un personnage épique¹¹, le poète a choisi pour décrire le sinistre une mise en scène humoristique, et celle-ci dissimule en partie une triste réalité dont l'Antiquité n'a d'ailleurs pas le monopole.

Dans une longue tirade de trois cents vers, Umbricius dénonce ainsi « les mille dangers d'une Ville redoutable (*saevae Vrbis*) », ses catastrophes (*casus Vrbis*), parle d'une Ville étayée en grande partie sur de minces poutres et où, pour dormir, il faut avoir beaucoup d'argent, mais aussi d'une Ville où il n'y a plus de place pour les métiers honnêtes, enfin d'une Ville « grecque », ou plutôt devenue la proie des Orientaux, ce qu'il ne peut supporter¹². Vrai Romain de Rome, Umbricius est d'ailleurs l'un des rares personnages de la littérature latine à manifester pour l'*Vrbs* « un attachement sentimental », lui qui, au moment même où il la fuit parce qu'il lui est devenu impossible d'y vivre, s'écrie : « N'est-ce donc rien que d'avoir, dans mon enfance, respiré l'air de l'Aventin ? »¹³.

La tirade se conclut sur cette exclamation : « [...] Heureux les temps jadis des rois et des tribuns, qui virent Rome se contenter d'une seule prison ! »¹⁴. De façon générale, tout au long des *Satires*, Rome est présentée comme la Ville de l'injustice, du vice, une Ville aux mœurs monstrueuses, où l'honneur est devenu ridicule, une Ville où tout s'achète, en bref, la « Ville-lupanar », le « plus grand bazar de la terre », un

9. *Nam, sic labentibus obstat / uilicus et, ueteris rimae cum texit hiatus, / securos pendente iubet dormire ruina* (3, 194-196).

10. *Iam poscit aquam, iam friuola transfert / Vcalegon, tabulata tibi iam tertia fumant : / tu nescis ; nam si gradibus trepidatur ab imis, / ultimus ardebit quem tegula sola tuetur / a pluuiâ, molles ubi reddunt oua columbae* (3, 198-202).

11. *Aen.* 2, 310.

12. 3, 8 sq. et 214 ; 193-194 et 235 ; 21 sq. (cf. 41 : *Quid Romae faciam ? mentiri nescio*) ; 60 sq. (*Non possum ferre, Quirites, / Graecam Vrbem*).

13. *Vsque adeo nihil est quod nostra infantia caelum / hausit Auentini [...] ?* (3, 84-85). Cf. M. Bonjour, *Terre natale...*, p. 154.

14. *Felicia dicas / saecula quae quondam sub regibus atque tribunis / uiderunt uno contentam carcere Romam* (3, 312-314).

« colossal décor de foire »¹⁵. Mais si Rome est un centre de corruption, la pire des déceptions est peut-être d'y constater « la déchéance de la romanité »¹⁶. Parmi les descendants des plus nobles familles, beaucoup ne sont que des dégénérés, indignes de leurs aïeux. Et désormais ce peuple qui distribuait pouvoir, faisceaux, légions « ne souhaite plus anxieusement que deux choses : du pain et des Jeux »¹⁷.

L'auteur des *Satires* exprime en toute occasion sa nostalgie des temps anciens. « Ce regard tourné vers le passé dépasse l'époque historique et retrouve la légende et le mythe »¹⁸. Juvénal rêve de l'Âge d'or, d'une époque où, avec la Justice, régnait la Pudeur ; il vante les mœurs austères des « anciens Sabins » et l'existence pauvre et saine du bon vieux temps ; il évoque à de nombreuses reprises les « grands ancêtres » – la simplicité de Curius, la rudesse de Caton – et les siècles lointains où le soldat ignorant n'était pas amateur d'art grec, où l'argent ne brillait que sur les armes¹⁹. Il ne manque aucune occasion d'opposer la décadence du présent (*nunc*) aux vertus du passé (*olim, tunc, quondam*), comme on le faisait alors dans les écoles de rhétorique.

Cette vision pessimiste de la réalité contemporaine – parfois traitée de passéisme réactionnaire – se retrouve dans l'image que les *Satires* offrent de l'*Vrbs* à travers non seulement ses rues et ses immeubles, mais aussi ses édifices de toutes sortes, ses espaces publics, ses monuments. C'est ce que prouve, par exemple, une comparaison avec les *Épigrammes* de Martial ou les *Silves* de Stace.

Juvénal a parfois noté les mêmes détails que Martial, les mêmes impressions sensorielles. Dans la III^e satire, au moment de sortir de Rome en empruntant la *uia Appia*, Umbricius s'arrête pour charger son chariot « près des arches suintantes de la vieille porte Capène »²⁰ ; chez Martial, Bassus passe avec son chariot plein à l'endroit où cette même porte « ruisselle » : de toute évidence l'eau provenait de la canalisation – une dérivation de l'*aqua Marcia* – que soutenaient les arches. Par ailleurs, l'allusion de Martial à l'odeur nauséabonde des tanneries de la rive droite est confirmée par celle de la XIV^e satire, où un père conseille à son fils de ne mépriser aucun endroit pour faire fortune :

Achète pour revendre moitié plus cher, et ne fais pas le dégoûté si la marchandise doit être reléguée de l'autre côté du Tibre ; ne crois pas qu'il y ait une différence à faire entre les parfums et le cuir ; l'argent sent toujours bon, quelle que soit sa provenance²¹.

15. O. Sers, « Introduction » à Juvénal, *Satires*, Paris, Les Belles Lettres (Classiques en poche ; 61), 2002, p. XXVII, XIV et XVI. Cf. 6, 84 ; 11, 55 ; 3, 183 sq.

16. M. Bonjour, *Terre natale...*, p. 144.

17. [...] *duas tantum res anxius optat, / panem et circenses* (10, 80 sq.).

18. J. Gérard, *Juvénal...*, p. 433.

19. 6, 1-20 ; 10, 298 sq. et 14, 179-189 ; 11, 78-119.

20. [...] *ad ueteres arcus madidamque Capenam* (3, 11). Cf. Martial, 3, 47, 1 [...], 5 *Capena grandi porta qua pluit gutta* [...] *plena Bassus ibat in raeda*.

21. [...] *nec te fastidia mercis / ullius subeant ablegandae Tiberim ultra, / neu credas ponendum aliquid discriminis inter / unguenta et corium ; lucri bonus est odor ex re / qualibet* (14, 201-205). Cf. Martial, 6, 93, 1-4.

Le Vatican apparaît lui aussi dans les *Épigrammes* comme dans les *Satires* : si Martial critique avec insistance son vin qui ressemble à du vinaigre, Juvénal déplore le mépris manifesté par ses contemporains pour les objets de culte archaïques ou de fabrication grossière, comme « les plats fragiles provenant du mont Vatican »²².

Il s'agit là de notations isolées ; mais on constate aussi que les deux poètes citent les mêmes lieux de loisirs, en particulier – comme Stace qui aime y flâner – les *Saepta*, leurs commerces de luxe et la fresque du portique des Argonautes²³. Cependant, quand Juvénal mentionne portiques et théâtres, ce n'est pas pour en montrer les agréments ; c'est pour détourner de son projet un candidat au mariage :

Est-ce sous les portiques qu'on te montrera une femme digne de tes vœux ? Tous les gradins de nos théâtres t'en offrent-ils une seule que tu puisses aimer sans crainte et choisir en un tel endroit²⁴ ?

D'ailleurs, à celui qui veut prendre femme il est conseillé de se jeter plutôt dans le Tibre : « Entrer en esclavage alors qu'il y a des cordes pour se pendre, des fenêtres d'où se précipiter d'une hauteur vertigineuse, et là, tout près, le pont Aemilius ? »²⁵.

Mais surtout Martial et Stace font l'éloge de la Ville transformée et embellie par les Flaviens, portent aux nues la nouvelle Rome et ses merveilles : Martial, dans les *Spectacula*, célèbre la masse imposante de l'Amphithéâtre, qui l'emporte sur les monuments les plus fameux du monde²⁶. D'autres auteurs insistent sur la splendeur et la magnificence des édifices : dans le *Panegyrique de Trajan*, Pline loue la beauté du Cirque²⁷. Juvénal ne s'intéresse ni à l'œuvre urbanistique des empereurs, ni aux réussites architecturales de son temps. Le décor grandiose de la « Rome de marbre » n'apparaît pas dans les *Satires*.

Le centre et ses monuments, témoins de la décadence des mœurs

En ce qui concerne l'espace public, l'image qui frappe le plus est sans doute celle du Cirque, considéré d'abord sous l'aspect qu'il offre au moment des Jeux – dans la XI^e satire, le dernier jour des *Megalesia* –, quand son vacarme (*fragor*) parvient jusqu'à la modeste demeure du poète et fait dire à celui-ci : « Rome tient aujourd'hui tout entière

22. [...] *Vaticano fragiles de monte patellas* (6, 344). Cf. Martial, 1, 18, 2 ; 6, 92, 3 ; 10, 45, 5 ; 12, 48, 14.

23. Martial, 2, 57, 2 ; 9, 59 ; 10, 80, 1-4, et 2, 14, 5 *sq.* ; 3, 20, 11 ; 11, 1, 12. Stace, *silu.* 4, 6, 2. Pour Juvénal, voir note 84.

24. *Porticibusne tibi monstratur femina uoto / digna tuo ? cuneis an habent spectacula totis / quod securus ames quodque inde excerpere possis ?* (6, 60-62). Juvénal mentionne aussi des thermes dont Lateranus fréquente les tavernes (8, 167-168).

25. *Ferre potes dominam saluis tot restibus ulla, / cum pateant altae caligantesque fenestrae, / cum tibi uicinum se praebeat Aemilius pons ?* (6, 30-32). Horace citait comme lieu de suicide le pont Fabricius (*sat.* 2, 3, 34-39). Les ponts sont par ailleurs le domaine des mendiants (cf. 14, 134 : *aliquis de ponte*).

26. *Omnis Caesareo cedit labor amphitheatro* (*epigr.* 1, 7).

27. *Paneg.* 51, 3.

à l'intérieur du Cirque [...] »²⁸. Ce qui caractérise en premier lieu le *circus Maximus* où, selon la VII^e satire, la foule se presse au point qu'il vaut mieux s'y rendre en litière, avec de solides porteurs, si on veut y pénétrer sans encombre, ce sont les hurlements des spectateurs : il est appelé *clamosus circus*²⁹. Le vacarme est assourdissant les jours de courses, quand, après avoir admiré le spectacle ridicule offert par le magistrat qui s'avance en grande pompe au milieu de l'arène et de sa poussière, le public s'égosille, transporté d'enthousiasme par les prouesses des chevaux³⁰, s'enflamme pour la casaque verte dont la défaite serait ressentie comme un désastre national. Pour Juvénal, la Ville, nourrie par ses provinces, n'est occupée que de cirque et de théâtre³¹. Et le *circus Maximus* est en quelque sorte le symbole de la dégradation des mœurs romaines.

Les satires III et VI présentent un autre aspect de ce même *circus Maximus*, lieu mal famé, domaine des astrologues – dès l'époque républicaine³² – et des prostituées. C'est désormais d'Orient que viennent « les filles qu'on envoie guetter le client du côté du Cirque »³³. Juvénal lance avec mépris à ses concitoyens : « allez-y, si vous aimez les putains barbares et leurs mitres bariolées »³⁴. Il montre aussi sous un jour pittoresque comment se manifeste la superstition des Romaines de son temps ; si elles n'ont pas à leur service un « augure phrygien », elles se rendent au Cirque pour connaître leur avenir :

Celles qui ont de petits moyens parcourent l'espace entre les deux bornes : elles vont tirer les sorts et tendre le front et la main à un voyant qui leur fait émettre un bruit de lèvres répété (*poppysma*) [...] ; devant les tours de bois et les colonnes des dauphins, la femme au cou nu orné d'un long fil d'or consulte pour savoir si elle doit quitter le cabaretier et se marier avec le fripier³⁵.

Le *circus Maximus*, évoqué ici par des détails caractéristiques – les bornes de la *spina*, les sept dauphins qui servent à compter les tours –, se prête ainsi à l'exploitation de la crédulité populaire par toutes sortes de charlatans.

Les *Satires* accordent une importance particulière au Cirque, mentionné aussi souvent que les forums (sept occurrences). Mais les espaces civiques et les lieux vénérables situés au cœur de la Ville y occupent aussi une grande place.

28. [...] *totam hodie Romam circus capit, et fragor aurem / percutit, euentum uiridis quo colligo panni* (11, 197 sq.).

29. [...] *duo fortes / de grege Moesorum, qui me ceruice locata / securum iubeant clamoso insistere circo* (9, 142-144).

30. [...] *quid si uidisset praetorem curribus altis / extantem et medii sublimem puluere circi* [...] ? (10, 36-38). *Nempe uolucrum / sic laudamus equum, facili cui plurima palma / feruet et exultat rauco uictoria circo* (8, 57-59).

31. 8, 117 sq.

32. Cf. Cicéron, *diu.* 1, 132 ; Horace, *sat.* 1, 6, 113 ; Tite-Live, 39, 16, 8.

33. [...] *ad circum iussas prostare puellas* (3, 65).

34. [...] *Ite, quibus grata est picta lupa barbara mitra* (3, 66).

35. *Si mediocris erit, spatium lustrabit utrimque / metarum et sortes ducet frontemque manumque / praebebit uati crebrum poppysma roganti. / [...] ; quae nudis longum ostendit ceruicibus aurum / consulit ante falas delphinorumque columnas / an saga uendenti nubat caupone relicto* (6, 582-584 ; 588-591). Le *poppysma* était destiné à écarter les maux. D'autre part, des tours de bois devaient être dressées provisoirement en certaines circonstances – mais rien ne permet d'avoir une certitude à ce sujet. Cf. E. Courtney, *A Commentary on the Satires of Juvenal*, Londres, The Athlone Press, 1980, p. 340.

Le Forum est encore à cette époque la place publique où l'on se montre et le centre de l'activité financière. Tongilius, vêtu de la pourpre la plus coûteuse,

le traverse en faisant ployer ses jeunes Mèdes sous sa litière à longs brancards, avec les airs d'un homme qui va acheter des esclaves, de l'argenterie, des vases murrhins et des maisons de campagne³⁶.

Tout cet appareil lui est utile, nous dit Juvénal : c'est ce qui fait vendre un avocat. D'autre part, d'après le poète, le vœu le plus cher de ses contemporains est « d'avoir le plus énorme coffre-fort de tout le Forum »³⁷. On n'hésite pas à courir les plus grands risques pour faire rentrer des capitaux ; ensuite « les écus doivent être placés chez Castor, confiés à sa garde vigilante »³⁸, donc déposés dans les chambres bien surveillées de l'énorme podium de son temple.

Mais s'il faut avoir une fortune d'affranchi impérial pour acheter un terrain ou une maison dans le voisinage du Forum³⁹, faire faillite – *cedere foro* – n'est plus honteux : « ce n'est pas plus grave que de quitter Subure et son agitation pour les Esquilies »⁴⁰, c'est-à-dire pour les beaux quartiers : on notera l'humour de cette comparaison tirée de l'expérience du citadin...

Enfin, le Forum reste le lieu des tribunaux, des procès, où ceux qui ne jouissent d'aucun privilège⁴¹ doivent attendre leur tour et subir mille avanies, mille retards. Juvénal a saisi sur le vif des gestes, des attitudes :

Que de fois les sièges sont installés, l'éloquent Cédicius ôte son manteau, Fuscus se soulage, nous sommes prêts à plaider, et voilà qu'on renvoie notre affaire : c'est sur un sable où l'on s'enlise que nous livrons les combats du Forum⁴² !

Ce sont même les forums dans leur ensemble (*cuncta fora*) qui retentissent du bruit des procès ; on peut y admirer l'art des crapules à se tirer d'affaire et assister à un spectacle qui fait oublier la relâche des théâtres à la mauvaise saison⁴³.

La I^e satire donne quelques détails sur le forum d'Auguste, où l'on se rend quotidiennement après la visite aux patrons :

36. *Perque forum iuuenes longo premit assere Maedos / empturus pueros, argentum, murrina, uillas* (7, 132 sq.).

37. [...] *ut maxima toto / nostra sit arca foro* (10, 24 sq.).

38. [...] *ad uigilem ponendi Castora nummi* (14, 258-260). Le temple des Dioscures était déjà cité par Cicéron (*Quinct.* 17) à propos de taux de change.

39. C'est le cas de l'infâme Crispinus, affranchi de Domitien : *Quid refert igitur [...] / iugera quot uicina foro, quas emerit aedes?* (4, 5-7).

40. *Cedere namque foro iam non est deterius quam / Esquillas a feruenti migrare Subura* (11, 50-51). Ce qui est pénible (*dolor solus*), quand on quitte la Ville, c'est d'être privé de Jeux (*caruisse* [...] *circensibus*, 11, 52 sq.).

41. La XVI^e satire (6-50) évoque celui des soldats, qui comparaissent devant une juridiction spéciale, uniquement militaire.

42. [...] *totiens subsellia tantum / sternuntur, iam facundo ponente lacernas / Caedicio et Fusco iam micturiente parati / digredimur, lentaque fori pugnamus arena* (16, 44-47).

43. [...] *cuncta uides simili fora plena querella* (13, 135). [...] *aulaea recondita cessant / et uacuo clusoque sonant fora sola theatro* [...] (6, 67 sq.).

Bel emploi du temps ! La sportule, puis le forum, Apollon expert en droit, les statues des triomphateurs, parmi lesquelles je ne sais quel Égyptien, un Arabarque, ose avoir (la sienne avec) une inscription [...] ⁴⁴.

Pline parlant d'« un Apollon d'ivoire qui est sur le forum d'Auguste » ⁴⁵, c'est sans doute de cette statue qu'il est d'abord question : elle assiste à tant de procès que le dieu doit être devenu un habile juriste ! D'autres statues décoraient les portiques, en particulier celles des grands hommes qui avaient obtenu l'honneur du triomphe sous la République ; et l'on pouvait lire sur les socles des inscriptions rappelant leurs mérites (*titulos*). La présence en compagnie de ces héros d'un étranger, haut fonctionnaire des douanes dans son pays, semble une insulte à leur mémoire, et Juvénal exprime crûment tout le mépris qu'un tel personnage lui inspire : *cuius ad effigiem non tantum meiore fas est* ⁴⁶.

Quant au temple de *Mars Ultor*, il apparaît de façon inattendue à propos des dépôts d'argent dans le temple de Castor : il faut confier ses fonds à Castor, prétend Juvénal, « depuis que Mars Vengeur, incapable de garder ses propres affaires, s'est fait voler son casque » ⁴⁷. L'impertinente remarque du poète – pour le dieu de la guerre, n'est-ce pas le comble du ridicule ? – peut être rapprochée d'un passage de la XIII^e satire où il est question de pillards qui dérobent aux temples antiques leurs trésors, d'un sacrilège qui « racle l'or de la cuisse d'Hercule, du visage de Neptune, qui retire à Castor son placage » ⁴⁸.

Il est loin le temps où la majesté des temples assurait aux Romains le secours des dieux ! Si l'on en croit la I^{re} satire, celui de la Concorde est laissé à l'abandon : les oiseaux y logent ; et ce qui caractérise désormais le fameux sanctuaire du Forum, véritable musée de l'art grec, ce sont les bruits de bec ⁴⁹. D'autres servent de cadre aux adultères, aux débauches de gigolos : celui de la Grande Mère, « dont on célèbre les mystères sur le Palatin depuis qu'elle a été transportée à Rome », celui de la Paix et son Ganymède – sans doute le bronze de Léocharès cité par Pline ⁵⁰ –, ou même celui de Cérès, la chaste divinité honorée spécialement par les femmes, depuis le V^e siècle, au pied de l'Aventin ; et Juvénal s'indigne : « existe-t-il d'ailleurs un temple où aucune femme ne se prostitue ? » ⁵¹. Il signale même le cas d'une certaine Maura et de sa compagne Tullia qui prennent plaisir à outrager la Pudeur dès qu'elles en ont l'occasion, à profaner un « antique autel » qui lui est dédié et à souiller d'urine la statue de la

44. *Ipsae dies pulchro distinguitur ordine rerum : / sportula, deinde forum iurisque peritus Apollo / atque triumphales, inter quas ausus habere / nescio quis titulos Aegyptius atque Arabarches* (1, 127-130).

45. *Nat.* 7, 183.

46. 1, 131.

47. [...] *ex quo Mars Ultor galeam quoque perdidit et res / non potuit seruare suas* (14, 261 sq.).

48. [...] *qui / radat inaurati femur Herculis et faciem ipsam / Neptuni, qui bratteolam de Castore ducat* (13, 150-152).

49. [...] *quaeque salutato crepitat Concordia nido* (1, 116). Cf. 11, 111 *templorum [...] maiestas*.

50. *Nat.* 34, 79.

51. *Nuper enim [...] fanum Isidis et Ganymedem / Pacis et aduetae secreta Palatia matris / et Cererem (nam quo non prostat femina templo ?) [...] moechus scelerare solebas* (9, 22-25). Ces vers posent problème : on a proposé *sacrata* au lieu de *secret*, et la leçon *celebrare* au lieu de *scelerare*.

déesse – « Pudeur Patricienne » du *forum Boarium* ou « Pudeur Plébéienne » du Quirinal – avant de se livrer devant elle à des ébats amoureux⁵².

L'image des hauts lieux de Rome n'est guère plus positive. Alors que Martial et Stace, éblouis par la hauteur et la richesse des constructions de Domitien, décrivent la splendeur du Palatin, celui-ci n'est dans les *Satires* qu'une proie pour « Othon le Mignon », qui, dans les plaines de Bédriac, occupé par ses soins de beauté, rêve de s'en emparer ; une cour déshonorée par la plus infâme des canailles, l'égyptien Crispinus, bouffon drapé dans sa pourpre ; un palais auquel une impératrice, la nuit venue, préférerait les lupanars⁵³.

Quant au Capitole, Juvénal en parle seulement lorsqu'il évoque « le gros bœuf fardé de craie » que l'on y conduit dans des moments d'allégresse, comme ceux qui suivirent la mort de Séjan, ou bien la « génisse dorée » que pourrait sacrifier à Junon, déesse du mariage, en se prosternant à l'entrée du temple, l'homme miraculeusement tombé sur une femme aux lèvres chastes⁵⁴. Dans la XIV^e satire, à propos de la manie de bâtir, Juvénal dénonce la folie des grandeurs d'un affranchi de Claude, en ironisant sur ses constructions coûteuses : « l'eunuque Posidès éclipsait notre Capitole »⁵⁵. La magnificence de ce sanctuaire – cher à tous les Romains –, qui venait d'être reconstruit par les Flaviens, est seulement sous-entendue.

Une autre allusion concerne le passé mythique de la colline. Dans la VIII^e satire, qui, reprenant un lieu commun de la philosophie morale, traite le thème de la véritable noblesse, Juvénal conclut à l'adresse d'un jeune noble inconnu, Ponticus :

D'ailleurs, tu as beau remonter loin, aller chercher loin ton nom, tu tires ta race d'un asile infâme : le premier de tes aïeux, quel qu'il fût, c'était un berger ou quelque chose que je ne veux pas dire⁵⁶.

Selon la légende en effet, c'est à l'usage de la canaille que Romulus créa l'*Asylum* dans la dépression séparant les deux sommets du Capitole, à l'endroit appelé « entre les deux bois ». Il y avait là un emplacement soigneusement préservé⁵⁷, pour entretenir ce souvenir et, peut-être, inciter les Romains à plus d'humilité...

Au début de la même satire, Juvénal utilise, pour illustrer son développement, un monument que la tradition faisait remonter à une époque mythique encore plus lointaine : l'*Ara Maxima* du *forum Boarium*, dont la fondation était attribuée à Hercule

52. 6, 307-311. Il s'agirait plutôt du culte du *forum Boarium*, qui était antérieur : le *sacellum* dont parle Tite-Live, 10, 23, 3, aurait été un lieu de culte à ciel ouvert. Selon l'historien, le culte du *Vicus Longus* sur le Quirinal, fondé en 296 avant J.-C., était déjà obsolète à l'époque d'Auguste (10, 23, 10). Cf. F. Coarelli, « Pudicitia Patricia, sacellum, ara, templum », in *Lexicon Topographicum Urbis Romae*, E. M. Steinby (dir.), Rome, Quasar, 1999, vol. I, p. 168.

53. 2, 106 ; 4, 31 (*purpureus magni [...] scurra Palati*) ; 6, 117.

54. [...] *duc in Capitolia magnum / cretatumque bouem* (10, 65 sq.). *Tarpeium limen adora / pronus* (6, 47 sq.)

55. [...] *spado uincebat Capitolia nostra Posides* (14, 91).

56. *Et tamen, ut longe repetas longaeque reuoluas / nomen, ab infami gentem deducis asylo ; / maiorum primus, quisquis fuit ille, tuorum / aut pastor fuit aut illud quod dicere nolo* (8, 272-275) (trad. Labriolle-Villeneuve).

57. Cf. Tite-Live, 1, 8, 5 (*locus saeptus*). Il fut sans doute respecté lors de la construction du *Tabularium*. Tacite, *hist.* 3, 71, 3, parle encore d'un *lucus asyli*.

lui-même, après sa victoire sur Cacus. « Pourquoi le Grand Autel ferait-il l'orgueil d'un Fabius, sous prétexte que la famille où il est né descend d'Hercule »⁵⁸, si ce personnage, par ses vices, déshonore sa race infortunée ? demande-t-il avec indignation. La mention de ce vénérable lieu de culte fait référence à la prétendue origine divine de la *gens*, de ces illustres *Fabii* dont le nom revient cinq fois dans les *Satires*, et met en lumière, par contraste, l'indignité et la bassesse des derniers représentants de cette famille.

Si Juvénal accorde une grande attention à des lieux et des sanctuaires remontant au plus ancien passé de Rome, il emprunte aussi des *exempla* à des époques plus récentes. Dans la III^e satire, Umbricius affirme qu'en justice, seule compte la fortune d'un témoin : on mépriserait même, prétend-il, « celui qui sauva des flammes de son temple Minerve toute tremblante »⁵⁹ (le *Palladium*). L'image du temple de Vesta, associée dans les esprits au geste fameux du grand pontife Metellus lors de l'incendie de 241 avant J.-C., met en relief les vertus des ancêtres pour mieux faire ressortir la décadence morale de l'époque. Enfin, dans la X^e satire, traitant de la vanité des vœux de l'homme, les Rostres du Forum, où furent exposées la tête et la main droite de Cicéron après son assassinat par les soldats d'Antoine, servent à prouver qu'il est aussi déraisonnable de souhaiter l'éloquence que de vouloir la puissance ; car pour Juvénal, le génie de l'orateur est la cause de sa mort : « Jamais les Rostres n'ont dégoutté du sang d'un avocaillon »⁶⁰.

Le pittoresque des quartiers et les lieux de mémoire

La Rome « officielle » est donc présente dans les *Satires*, bien que Juvénal ne s'intéresse pas aux édifices ou aux monuments en eux-mêmes, à leur aspect matériel, si l'on excepte quelques détails donnés sur la *spina* du Cirque. Mais une autre Rome y occupe une place considérable, celle des quartiers où la majeure partie des habitants s'entasse dans des conditions précaires. Les toponymes qui reviennent le plus souvent sont Subure (cinq occurrences), les Esquilies (quatre occurrences) et l'*agger*, l'ancien terre-plein élevé par les rois pour renforcer la muraille de la Ville (quatre occurrences aussi).

Le quartier qui semble avoir le plus d'importance pour l'auteur des *Satires* est donc Subure. Martial, d'ailleurs, de retour à Bilbilis, où lui-même goûte enfin le repos, l'imagine au milieu des tracas de la vie urbaine, arpentant sans trêve Subure au milieu des cris et des bruits de toutes sortes⁶¹. Ce quartier bouillonnant d'activités diverses est qualifié de *feruens* dans la XI^e satire, où il est opposé aux « glaciales » Esquilies, quartier résidentiel relativement récent, aux belles *domus* entourées de jardins ; c'est

58. *Cur [...] magna gaudeat ara / natus in Herculeo Fabius lare [...] ?* (8, 13 sq.).

59. *[...] qui / seruauit trepidam flagranti ex aede Mineruam* (3, 138 sq.).

60. *Ingenio manus est et ceruix caesa, nec umquam / sanguine cauidici maderunt rostra pusilli* (10, 120 sq.).

61. *Tu forsitan inquietus erras / clamosa, Iuuenalis, in Subura* (12, 18, 1 sq.).

aussi – on le sait par d'autres auteurs comme Perse ou Martial⁶² – le quartier « chaud » de Rome. Juvénal en révèle des aspects moins connus : dans la V^e satire, son égout par lequel le poisson du Tibre a l'habitude de remonter jusqu'au cœur du quartier, dans la XI^e, son école de découpage sur maquettes, où les futurs *structores* s'exercent à détailler des mets de choix pour la table des riches : « le bruit de ce festin en bois d'orme emplît Subure »⁶³.

S'il déclare dans la III^e satire préférer l'îlot rocheux et désertique de Procida⁶⁴, c'est parce qu'il ne connaît rien de pire que « la terreur des incendies et les perpétuels écroulements de maisons », fléau habituel de ce genre de quartier. Mais dans la X^e, où il fait le portrait d'Hannibal, celui-ci, volant de victoire en victoire, maître de l'Italie, mais toujours avide de gloire, s'écrie : « Nous n'avons rien fait, si les soldats carthageois ne fracassent pas les portes de Rome, si je ne plante pas mon étendard au centre de Subure ! »⁶⁵. On attendrait « en plein Capitole » ! Associant avec humour au grand général un quartier plutôt sordide, le poète donne ici à Subure le rôle de véritable cœur de Rome.

Par ailleurs, l'auteur des *Satires* met en scène dans ce quartier un personnage contraint de se précipiter sous les intempéries chez un patron arrogant, qui ne lui servira qu'une maigre pitance :

Et c'est pour cela que si souvent, quittant ma femme, j'ai affronté la pente bien raide et couru les Esquilies glaciales sous une grêle abominable qui crépitait dans l'air printanier, avec mon manteau ruisselant de pluie⁶⁶ !

Ce client – peut-être Juvénal lui-même – emprunte certainement, comme Martial qui maudissait cette rude montée encombrée et glissante⁶⁷, le *cliuus Suburanus*, reconnaissable aujourd'hui encore dans la *Via in Selci*. Les qualificatifs – *feruens* et *gelidae* – attribués à Subure et aux Esquilies soulignent le contraste entre ces deux quartiers voisins. Autour des jardins aménagés par Mécène s'étendait la zone résidentielle où avaient habité de nombreux poètes et où Pline, par exemple, possédait sa demeure romaine⁶⁸. Juvénal est révolté par l'afflux des immigrés dans ce quartier qu'envahissent littéralement les Orientaux et surtout les Grecs. Ces derniers ont tous les talents pour faire fortune :

Venus, l'un de la haute Sicyone, l'autre d'Amydon, celui-ci d'Andros, celui-là de Samos, cet autre de Tralles ou d'Alabanda, ils partent à la conquête des Esquilies et

62. Perse, *sat.*, 5, 32 sq. ; Martial, 6, 66, 163. Cf. 11, 51 : *Esquilias a feruenti migrare Subura* (voir note 40).

63. [...] *solitus mediae cryptam penetrare Suburae* (5, 106). [...] *tota sonat ulmea cena Subura* (11, 141).

64. *Ego uel Prochytam praepono Suburae*... (3, 5-9).

65. « *Actum, inquit, nihil est, nisi Poeno milite portas / frangimus et media uexillum pono Subura* » (10, 155 sq.).

66. « *Scilicet hoc fuerat propter quod saepe relicta / coniuge per montem aduersum gelidasque cucurri / Esquilias, fremeret saeua cum grandine uernus / Iuppiter et multo stillaret paenula nimbo* » (5, 76-79).

67. 5, 22, 5-8. Cf. M.-J. Kardos, « L'Vrbs de Martial. Recherches topographiques et littéraires autour des *Épigrammes* V, 20 et V, 22 », *Latomus*, 60, 2001, p. 392-398.

68. Cf. Martial, 10, 20, 3-5.

de la colline à laquelle l'osier a donné son nom. Les voici prêts à pénétrer au sein des grandes maisons dont ils seront bientôt les maîtres⁶⁹.

Parmi les beaux quartiers dont les Orientaux sont en train de s'emparer figure le Viminal. Si diverses raisons⁷⁰ justifient l'emploi d'une périphrase pour le désigner (*dictum [...] a uimine collem*), la référence à l'étymologie – de *uimen*, osier – rappelle la Rome des origines, la vraie Rome, avant l'invasion étrangère symbolisée par l'énumération, dans les deux vers précédents, des cités lointaines d'où arrivent tous ces intrus. Mais Juvénal ne prend-il pas aussi plaisir au rappel de l'époque où les collines, couvertes de bois, portaient les noms d'arbres ou d'arbustes de différentes espèces⁷¹ ?

En réalité, depuis l'époque d'Auguste, la Ville s'étendait bien au-delà du mur attribué à Servius, renforcé sur tout le côté nord-est par un terre-plein : l'*agger*. Dans la partie des Esquilies transformée par Mécène en jardins, l'ancien terre-plein était devenu un lieu de promenade. On y rencontrait saltimbanques et charlatans, montreurs d'animaux savants, astrologues : « Pour la plébéienne, son destin est inscrit au Cirque ou sur l'*agger* »⁷², ironise Juvénal. Un détail aussi l'a frappé : « la pomme pourrie que ronge, sur l'*agger*, un singe portant casque et bouclier, qu'on dresse dans la terreur à lancer le javelot à califourchon sur une chèvre »⁷³, et il l'utilise comme exemple : voilà ce dont un client doit se contenter à la table de son riche patron ! D'autre part, au pied du terre-plein vivait une population pauvre : la VIII^e satire oppose la femme noble en qui brille le sang des *Iulii* à celle de condition modeste « qui, moyennant salaire, tisse la toile au pied du terre-plein exposé aux vents »⁷⁴.

L'*agger*, qui se prolongeait vers le nord jusqu'à la *porta Collina* sur le Quirinal, est aussi mentionné, dans la XVI^e satire, à propos du privilège qu'ont les soldats de comparaître devant une juridiction spéciale dans le Camp des Prétoriens. Lors d'un procès, le civil est d'autant plus désavantagé qu'il ne peut guère compter, dans ces conditions, sur le témoignage d'un autre civil : tous trouveront une excuse. Juvénal en indique la raison : « Qui voudra s'en aller si loin de Rome ? Quel ami sera pour toi un Pylade au point de se rendre au-delà de l'*agger* ? »⁷⁵. Selon M. Durry⁷⁶, il n'y a pas vraiment d'ironie dans cette insistance sur la distance à parcourir, car c'était une vraie expédition de franchir la « barrière » et de traverser – entre la *porta Viminalis* et la *porta Collina* – un

69. *Hic alta Sicyone, ast hic Amydone relicta, / hic Andro, ille Samo, hic Trallibus aut Alabandis / Esquilias dictum-que petunt a uimine collem, / uiscera magnarum domuum dominique futuri* (3, 69-72 ; traduction d'H. Zehnacker, dans *Anthologie de la littérature latine*, p. 317).

70. Le mot *Viminalis*, où une syllabe brève est précédée et suivie d'une syllabe longue, ne peut trouver place dans un hexamètre.

71. Par exemple le Fagatal, le *Querquetulanus mons* (Caelius). Cf. Varron, *ling.* 5, 51 ; Pline, *nat.* 16, 37 ; Tacite, *ann.* 4, 65.

72. *Plebeium in circo positum est et in aggere fatum* (6, 588).

73. *Tu scabie frueris mali, quod in aggere rodit / qui tegitur parma et galea metuensque flagelli / discit ab hirsuta iaculum torquere capella* (5, 153-155).

74. [...] *quae uentoso conducta sub aggere texit* (8, 40).

75. *Quis tam procul absit ab Vrbe / praeterea, quis tam Pylades, molem aggeris ultra / ut ueniat ?* (16, 25-27).

76. M. Durry, « Juvénal et les prétoriens », *REL*, 13, 1935, p. 104-105 (= *Mélanges M. Durry*, *REL*, 47 bis, 1970, p. 162 sq.).

quartier de sinistre réputation devenu un poussiéreux champ de manœuvres, pour parvenir à la porte du Camp (*castra Praetoria*). Séjan avait établi la caserne à l'extérieur de l'ancienne muraille « loin des attraits de la Ville »⁷⁷.

Une référence à la muraille elle-même permet au poète, au milieu de ses véhémentes invectives contre les femmes, de transporter à nouveau le lecteur au temps des guerres puniques, dans des vers que traduisit Victor Hugo, grand admirateur de l'auteur des *Satires* :

Ce qui fit la beauté des Romaines antiques,
C'étaient leurs humbles toits, leurs vertus domestiques,
Leurs doigts que l'âpre laine avait faits noirs et durs,
Leurs courts sommeils, leur calme, Annibal près des murs
Et leurs maris debout sur la Porte Colline⁷⁸.

En effet, selon Tite-Live, en ces sombres journées de 211, l'armée campait entre la porte Esquiline et la porte Colline⁷⁹. C'est à cette dernière et à ses tours de défense que sont ici associées l'image des soldats montant la garde et, à l'arrière-plan, celle des femmes romaines occupées à filer, images traditionnelles s'opposant aux exemples des vices engendrés par la paix : la mollesse et le goût du luxe.

Les traces d'époques révolues se retrouvent donc aussi dans les quartiers nord-est de l'*Vrbs*, moins liés par ailleurs au thème de la décadence des mœurs que le centre et ses monuments. Mais la nostalgie du passé apparaît de façon encore plus marquée à propos d'autres lieux.

Au début de la III^e satire, Juvénal consacre une dizaine de vers à décrire le décor dans lequel il s'attarde avec Umbricius, non loin de la porte Capène, où son ami s'est arrêté pour charger son chariot.

C'est là que Numa donnait rendez-vous à sa nocturne amie. Maintenant le bosquet de la source sacrée et le sanctuaire sont loués à des Juifs [...]. Et voilà qu'elle mendie, cette forêt dont on a chassé les Camènes⁸⁰ !

Numa avait dédié aux Muses la petite vallée où il prétendait rencontrer la nymphe Égérie, dans un bois sacré ; une source y jaillissait d'une grotte. Si Juvénal traite ici avec quelque désinvolture le pieux fondateur de la religion romaine, il critique encore, en la comparant aux premiers temps de Rome, une époque (*nunc*) où, une fois la divinité du lieu bannie, le culte ancien évincé, la place a été prise par des étrangers,

77. Tacite, *ann.* 4, 2, 1.

78. [...] *nec utiis contingi parua sinebant / tecta, labor somnique breues et uellere Tusco / uexatae duraeque manus ac proximus Vrbi / Hannibal et stantes Collina turre mariti* (6, 287-291). V. Hugo, *L'Année terrible*, janvier 1871, II : *Lettre à une femme*.

79. Tite-Live, 26, 10, 2.

80. *Hic, ubi nocturnae Numa constituebat amicae, / nunc sacri fontis nemus et delubra locantur / Iudaeis [...]* et *eiectis mendicat silua Camenis* (3, 12-16). On s'est demandé si la porte Capène n'avait pas reçu le surnom de « porte Iduméenne » (cf. 8, 160 : *Idymaeae [...]* *portae*) – nom de porte *inconnu* par ailleurs – en raison de la présence de ces Juifs.

qui plus est des mendiants. Ces Juifs, dont les *Satires* signalent à plusieurs reprises les curieuses pratiques, paient au Trésor un impôt spécial (*fiscus Iudaicus*), et ils ont envahi les lieux comme s'ils en étaient locataires.

D'autre part, dans cet endroit qui pourrait être un refuge à l'écart de l'agitation urbaine, un véritable *locus amoenus*, c'est encore l'argent qui règne en maître :

Nous descendons dans la vallée d'Égérie, dans ses grottes, si différentes des grottes naturelles. Comme l'on sentirait mieux la présence de la divinité dans ces eaux, si le gazon les ceignait d'une bordure verdoyante et si des marbres ne déshonoraient point le tuf natif⁸¹ !

Ces quelques vers déplorent évidemment, dans le domaine du sacré comme ailleurs, l'extension de la *luxuria* et le manque de respect de la tradition romaine ; mais outre l'habituelle nostalgie des premiers temps de Rome, ils traduisent chez leur auteur – qui conseille de vivre à la campagne en cultivant son jardin, et se garde bien en réalité de quitter l'*Vrbs* ! – un sentiment de la nature assez inattendu et presque romantique...

Les transformations les plus flagrantes cependant étaient sans aucun doute celles qu'avait subies depuis les origines le Champ de Mars, considéré comme extérieur à la Ville jusqu'à l'époque d'Auguste. Et c'est de ce *campus* aux bâtiments somptueux, aux espaces de loisirs toujours plus nombreux, où Martial souhaite pouvoir passer tout son temps⁸², que Juvénal rappelle le passé avec le plus d'insistance.

Les *Satires* ne le décrivent guère. Dans la X^e, s'adressant à un insensé désireux de vivre longtemps, Juvénal lui présente le portrait d'un vieillard, de sa déchéance physique : « Lui qui entend à peine les cors et les trompettes, peu lui chaut la place où il s'assoit dans le grand théâtre ! »⁸³. L'expression *magnum theatrum* désigne probablement ici – comme dans d'autres sources – le premier et le plus grand théâtre de la Ville, celui de Pompée. D'autre part, la VI^e satire contient un tableau pittoresque du portique occidental des *Saepta*, qui devait son nom à une fresque représentant les Argonautes ; au moment des Saturnales et des échanges de cadeaux liés à cette fête, il était entièrement occupé par le commerce d'objets précieux ; et certaines femmes étaient prêtes à y dépenser la fortune de leur mari :

En décembre, quand Jason devenu marchand reste caché, quand la toile blanche des baraques empêche de voir les marins en armes, on fait main basse sur d'immenses vases de cristal, d'énormes coupes murrhines, ou encore un diamant célèbre, devenu plus précieux pour avoir orné le doigt de Bérénice⁸⁴.

81. *In uallem Egeriae descendimus et speluncas / dissimiles ueris. Quanto praesentius esset / numen aquis, uiridi si margine clauderet undas / herba nec ingenuum uiolarent marmora tofum* (3, 17-20).

82. Cf. 5, 20, 9 sq., et voir M.-J. Kardos, « L'*Vrbs* de Martial... », p. 399-413.

83. *Quid refert, magni sedeat qua parte theatri / qui uix cornicines exaudiet atque tubarum / concentus?* (10, 213-215).

84. *Mense quidem brumae, quo iam mercator Iason / clausus et armatis opstat casa candida nautis, / grandia tolluntur crystallina, maxima rursus / myrrhina, deinde adamans notissimus et Beronices / in digito factus pretiosior* (6, 153-157).

Mais ce que Juvénal remarque surtout au Champ de Mars, ce sont les signes extérieurs de l'influence du culte isiaque, désormais bien implanté et jouissant de la protection impériale. Dans les *Satires*, il est trois fois question du sanctuaire reconstruit par Domitien après l'incendie de 80 – et dont l'embellissement se poursuit sous Hadrien –, dont deux à propos d'adultères : dans la IX^e, il est en tête de la liste des temples profanés par un débauché⁸⁵, et dans la VI^e, à propos des mauvais traitements infligés à ses servantes par une maîtresse de maison qui s'affaire à sa toilette avant un rendez-vous, Juvénal explique : « elle est pressée ; on l'attend déjà aux jardins, ou plutôt au sanctuaire d'Isis l'entremetteuse »⁸⁶.

Un peu plus loin, la même satire situe concrètement dans le cadre de l'*Vrbs* certaines pratiques dont l'aspect excessif et le caractère ostentatoire sont ainsi mis en relief. Les rites de purification et de pénitence accomplis par une dévote sont tournés en dérision :

Au point du jour, en plein hiver, elle cassera la glace du Tibre pour s'y plonger trois fois [...], puis, nue et frissonnante, elle se traînera tout le long du champ de Tarquin le Superbe sur ses genoux ensanglantés⁸⁷.

Dénonçant la crédulité des adeptes, Juvénal ajoute, à propos des libations matinales d'eau sacrée autour des autels de la déesse dont parle aussi Apulée :

Si la blanche Io l'ordonne, elle ira jusqu'au fond de l'Égypte, elle en rapportera de l'eau puisée près de la torride Méroe, pour en asperger le temple d'Isis situé près de l'antique parc à moutons⁸⁸.

Cette précision topographique souligne un voisinage scandaleux aux yeux de l'auteur des *Satires* : malgré sa réputation de licence et ses manifestations ridicules, un culte étranger est désormais installé à côté de l'endroit où, pendant des siècles, se sont réunis les comices centuriates, c'est-à-dire un des espaces civiques les plus importants de la Rome républicaine. Le mot *ouile* rappelle l'aspect le plus ancien des *Saepta*, où, pour voter, le peuple romain était rassemblé à l'intérieur de simples barrières. Quant à l'expression *superbi regis ager*, elle renvoie à l'époque des rois : d'après Tite-Live, le Champ de Mars fut d'abord le « champ des Tarquins », consacré à Mars et devenu le *campus Martius* après l'expulsion de Tarquin le Superbe⁸⁹. Or, comme on l'a vu dans la III^e satire, les regrets de Juvénal vont aux « temps des rois et des tribuns » !

85. 9, 22. Cf. note 51.

86. 6, 488 sq.

87. *Hibernum fracta glacie descendet in amnem, / ter matituno Tiberi mergetur [...] inde superbi / totum regis agrum nuda ac tremibunda cruentis / erepet genibus* (6, 522-526 ; traduction de Labriolle-Villeneuve).

88. [...] *si candida iusserit Io, / ibit ad Aegypti finem calidaque petitas / a Meroe portabit aquas ut spargat in aede / Isidis, antiquo quae proxima surgit ouili* (6, 526-529).

89. Cf. Tite-Live, 2, 5, 2.

Aux plus vieilles traditions de Rome se rattachait aussi l'autel dédié au dieu, l'*ara Martis*, centre religieux du *Campus*, représenté sur le bas-relief de l'autel de Domitius Ahenobarbus conservé au Louvre : on y célébrait le sacrifice lié aux opérations du cens depuis les débuts de la République. Juvénal est un des rares auteurs à le mentionner. Quand il met en scène les réactions du peuple à la chute de Séjan dans la X^e satire, il fait dire à quelqu'un dans la foule, au sujet d'un des amis du favori abattu : « Il paraît que beaucoup d'autres vont mourir. – [...] J'ai rencontré ce cher Bruttidius près de l'autel de Mars, il était tout pâle ! »⁹⁰.

Le « Champ de Mars », qui devait son nom au dieu de la guerre, avait été pendant des siècles le lieu de l'exercice militaire, le terrain d'entraînement de la jeunesse romaine. On y procédait au recensement et aux élections consulaires. Pour les Romains, son nom était associé à leurs droits et à leurs devoirs de citoyens et de soldats, au bon fonctionnement des institutions, à ce qu'il y avait de plus sérieux, de plus austère aussi, d'où le qualificatif que lui attribue la II^e satire. En effet, quand il prend Mars Gradivus à témoin des turpitudes de cette Ville où un homme en épouse un autre⁹¹, Juvénal apostrophe le dieu et le morigène en raillant :

Tu n'agites pas ton casque, tu n'ébranles pas la terre de ta lance, tu ne te plains pas à ton père ? Va-t-en donc, renonce aux arpents de ce *campus seuerus* dont tu ne te soucies plus⁹².

La *grauitas* romaine a disparu d'un *campus* qui n'a plus rien de « martial » : derrière les moqueries se profile l'amer constat qui s'étend à la Ville tout entière.

Peut-on dire que Juvénal n'a rien vu de Rome⁹³, alors que la Ville est présente dans les *Satires* à travers plus d'une trentaine de toponymes, et dans toute son étendue, du Vatican à la porte Capène, des *castra Praetoria* au Transtévère ? Certes, chez Martial, on trouve environ une centaine de toponymes ; et les *Épigrammes* offrent d'intéressants renseignements d'ordre topographique, ce qui n'est pas le cas des *Satires*. En outre, de toute évidence, Juvénal témoigne d'un parti pris systématique ; et dans ce qu'il dit sur les lieux il faut faire la part de la rhétorique. Enfin ces lieux ne sont jamais – sauf exception – décrits pour eux-mêmes. Cependant une multitude de notations concrètes restituent de façon vivante l'aspect de ceux qui lui étaient familiers, l'atmosphère des quartiers ; et bon nombre d'images restent gravées dans l'esprit

90. « *Perituros audio multos.* » – [...]. *Pallidulus mi / Bruttidius meus ad Martis fuit obuius aram* » (10, 82 sq.).

91. Il vient d'être question dans cette satire des noces de Gracchus qui prend pour mari un joueur de cor. Pour désigner le lieu où est célébrée l'union de ces deux descendants indignes de Romulus-Quirinus, Juvénal forge le toponyme *uallis Quirini* (6, 133).

92. *Nec galeam quassas, nec terram cuspidē pulsas, / nec quereris patri ? uade ergo et cede seueri / iugeribus campi quem neglegis* (2, 130-132).

93. E. Rodríguez Almeida, « Giovenale, ma quale Roma hai visto ? », in *Topografia e vita romana : da Augusto a Costantino*, E. Barrondo Domínguez (éd.), Rome, Unione internazionale degli Istituti di archeologia, storia e storia dell'Arte in Roma (Pubblicazioni ; 16), 2001, p. 89 sq.

du lecteur. La couleur archaïque créée par l'emploi de certaines expressions n'est-elle qu'un artifice littéraire? Reflète-t-elle vraiment une préférence pour la « Rome de tuf » opposée à la « Rome de marbre »? En tout cas Juvénal n'est pas seulement le peintre des embarras de la rue. Il porte sur la Ville le regard du « républicain attardé » qu'on a voulu voir en lui : se distinguant de Martial et rejoignant en quelque sorte Cicéron⁹⁴, il semble y évoluer au milieu des traces laissées par le mythe et l'histoire.

Marie-José KARDOS

Université de Nancy II

94. L'orateur accorde une grande importance au « pouvoir de rappel » des lieux et des monuments, sur lequel il insiste dans *fin.* 5, 2 : *tanta uis admonitionis inest in locis* [...]. Cf. M.-J. Kardos, *Lieux et lumière de Rome chez Cicéron*, Paris, L'Harmattan (La philosophie en commun), 1997, p. 255-260 et 300. Chez Martial, bien que les références topographiques soient particulièrement nombreuses, les « lieux de mémoire » n'apparaissent guère.

